

## *Le Creux du Chat*

*Quand il montait sur le Haut des Prés, il regardait toujours à sa droite ce petit vallon qu'on appelait dans le temps « Le Creux du Chat ». Et c'est étrange, mais ce modeste site, qui ne retiendrait personne d'autre que lui, lui rappelait avec une acuité presque douloureuse, tant il pouvait alors mesurer la fuite du temps entre ce passé déjà lointain et son aujourd'hui, ces montées qu'ils faisaient autrefois et auxquelles lui aussi participait. Était-ce de sentir l'herbe et les fleurs, de voir et d'entendre les vaches déjà dans les champs, d'être heureux de remonter à l'alpage une fois encore ? Il n'en savait rien, simple constatation, des images renaissaient en lui pour le chambouler au point qu'il se proposait à chaque fois aussitôt de l'écrire, cette vie d'antan, avec si peu de point commun avec celle que désormais, ici, partout, l'on vivait.*

*La montée, la vraie, qui réunissait les trois troupeaux et qu'il avait déjà décrite dix fois. Mais quand on aime on ne compte pas. Ils étaient partis du village sous l'œil bienveillant de la population éparses sur les bords de la route ou qui regardait de derrière les fenêtres, et cela, il semble, avec le regret certain de n'y pas participer. C'est que l'alpage, à l'époque, ça restait encore mythique. Et qu'une montagne, et qu'un gros troupeau, et que cette vie paysanne avec ses mœurs et coutumes, c'était quelque chose. Du solide et non pas de la gnognotte !*

*La montée heureuse qui nous avait donc fait quitter le village au pas de charge, le troupeau était frais et dispos autant que les hommes, pour nous en aller en direction du Chenailon. On voyait le lac, la Dent. On entendait les cloches. On voyait les bêtes, dont certaines étaient décorées de fleurs de papier mise sur*

*un petit sapin attaché sur la tête de la plus belle par un botta-cul et sa courroie. On ne voyait plus que l'arbre, et non plus le botta-cul. On voyait aussi ceux qui accompagnaient le troupeau, quelques adultes, blouse bleue, le bâton à la main, et une cralée de gamins qui s'en donnaient à cœur joie derrière les vaches, ou sur leurs côtés plutôt que devant elles où ils se sentaient moins à l'aise.*

*Quel bruit, quelle vie, quel bataclan! Ca sentait l'herbe, la dent-de-lion et la bouse. Et tout cela était du présent, du temps vrai. On ne se posait pas de questions sur l'avenir. Cette journée, on la vivait. On allait la savourer en montant au chalet qui n'est distant que de trois ou quatre kilomètres. Une heure de grimpe. Autant de bonheur à entendre les cloches, à les voir, ces vaches, s'essouffler en montant la raide pente du Haut-des-prés puis celle des Communs, plus longue encore, ne reprenant de l'aisance qu'arrivées au niveau des pâturages, près du couvert du Chalottet. Encore une pente, allez, ça sonne, ça sonne, et c'est le grand replat sur lequel vous voyez à gauche précisément le Chalottet, chalet de rechange où l'équipe n'ira que dans deux semaines. Pour l'heure c'est le chalet principal qu'on vise, là-bas, au-delà de cette combe profonde et longue qui sépare les deux alpages, celui de rechange que l'on traverse et le principal que l'on devine là-bas, derrière ces grands sapins qui forment comme un vaste rideau au-delà duquel on n'aperçoit pour l'heure aucun espace de libre.*

*Le pâturage est vaste, il l'est d'autant plus pour les enfants qui sont petits et pour lesquels en conséquence les distances sont plus grandes. Petits au pied des sapins quand on traverse la forêt que l'on appelle ici le tunnel, parce qu'alors, après tant de lumière, on pénètre soudain dans l'ombre et qu'on ne retrouve*

*vraiment le soleil qu'à l'autre bout, où c'est un autre monde déjà où l'on découvrira bientôt le chalet principal.*

*Oui, en cette journée de fin mai ou du début du mois de juin, on sent l'herbe, les bêtes plus encore qui s'excitent et font aller à grandes balancées leurs innombrables sonnailles dont aucune n'a un son de pareil. On est bien, tous. On passe le mur, on suit le chemin sur deux cents mètres encore, et puis soudain, après la dernière petite côte et le dernier virage, c'est le vaste plan et le chalet là-bas sur sa petite colline. Formidable. O combien d'émotion et de vie forte. Les bêtes s'égaillent dans l'herbe du pâturage. Elles vont à l'étang et le traversent tout en bousant. Les salopes ! Elles broutent à grands mouvements de tête cette herbe pleine de fleurs de dent-de-lion qu'aussitôt elles piétinent. Elles ne se doutent pas, il faut le croire, qu'elles vont rester ici quatre mois, et que ce qu'elles foulent si imprudemment, ce n'est rien d'autre en somme que leur garde-manger !*